

IROULÉGUY MON AMOUR

Éric Remus

Irouléguy mon amour

Itinéraire d'un sommelier

Roman

Éditions Persée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2021

Pour tout contact :
Éditions Persée – Centre Chester Carlson
ZAC du Moulin des Landes – 2 rue Gutenberg,
44980 Sainte-Luce-sur-Loire
www.editions-persee.fr

« Il n'y a pas de hasard, il n'y a que des rendez-vous »

Paul Éluard

*« L'orgueil aussi est nécessaire quand il vient d'une
connaissance acquise par le travail »*

Marguerite Long, pianiste

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

Ce récit est une œuvre de pure fiction. Si mon expérience, mes rencontres, mes recherches, m'ont fourni le matériau à partir duquel j'ai croqué quelques personnages ou situations, toute ressemblance avec des personnes existant ou ayant existé ne serait que coïncidence, hormis quelques personnages historiques ou lieux réputés de la gastronomie française que j'ai pris la liberté de mobiliser pour les besoins de l'histoire.

Seules exceptions, les appellations, et surtout les vins, figurants essentiels du livre, sont, pour la plupart de ceux que je cite, bien réels. Les commentaires de dégustation sont inspirés de mes lectures des guides et ouvrages spécialisés, parfois, mais trop peu, de mes dégustations. J'espère avoir été équitable. Telle était mon intention.

9 h 20. Front de mer de Phuket. Installé à la terrasse du club-house de l'hôtel, je détonnais, incongru en pantalon et chaussures de ville, un porte-documents posé devant moi, au milieu des parasols, paréos et maillots de bain. Je m'apprêtais à rencontrer le directeur de l'hôtel. Quelques semaines plus tôt, il m'avait appris qu'il s'occuperait désormais des achats de vins et spiritueux pour tous les hôtels de son groupe à travers l'Asie du Sud-Est. Nous avions un bon contact et je ne voulais pas laisser passer l'occasion d'élargir notre volume d'affaires.

Mon regard traînait sur les vacanciers allant et venant autour du bar un smoothie à la main. Une belle femme, d'une soixantaine d'années, vint s'asseoir à la table voisine. Elle était accompagnée d'une petite fille. Elles riaient, engagées dans une conversation complice.

C'est alors qu'apparurent les premières manifestations du tsunami. On n'en prit pas la mesure tout de suite. Ce fut d'abord comme un filet d'eau incongru, comme une carafe d'eau renversée et qui se vide lentement. Pourtant, en quelques instants, nous eûmes les chevilles recouvertes. On ne voyait plus les bords de la piscine, tous les objets en plastique, chaises, tables, transats, s'étaient mis à flotter. Avant que nous n'ayons complètement réalisé ce qui se passait, l'eau déjà refluit laissant les abords de la piscine sens dessus-dessous. Un serveur, les mains en porte-voix, s'empressa de faire le tour de la piscine, répétant avec un fort accent asiatique :

— Finished. Now OK, now OK.

— Que s'est-il passé ? me demanda la femme à la table voisine.

— Je ne sais pas, lui répondis-je. C'était comme une petite déferlante. C'est fini, j'ai l'impression.

À ce moment-là, des cris nous parvinrent de la plage. Elle nous était masquée par une rangée de palmiers.

— Nous devrions monter à l'étage, proposai-je.

Le bar du club house était surmonté d'une mezzanine qui se prolongeait en une terrasse extérieure, offrant une vue panoramique sur la baie. De ce belvédère, nous découvrîmes un paysage surprenant ; la mer, dont les marées étaient habituellement peu perceptibles, se retirait, dégagant des rochers qu'en trois visites à Phuket, je n'avais jamais vus. Sur le sable mouillé, des baigneurs, des enfants surtout, couraient pour attraper l'écume qui fuyait vers le large.

Au loin, j'aperçus une ligne blanche, comme ces barres qui délimitent le lagon dans les zones coralliennes et sur lesquelles viennent se briser les lames de l'océan. Sauf qu'à Phuket, il n'y a pas de barrière de corail. La ligne couvrait tout l'horizon. Je mis quelques instants à réaliser qu'il s'agissait d'une vague. Ça ne faisait plus de doute maintenant mais il m'était impossible d'en apprécier la dimension. Vue de notre promontoire, elle paraissait assez petite mais se rapprochait. Je compris sa puissance quand je vis un bateau de pêche, à un quart de mille du rivage, être retourné comme un matelas pneumatique et disparaître dans l'écume bouillonnante. La femme se serra contre moi et m'agrippa le bras. Nous aurions alors dû rejoindre le bâtiment principal de l'hôtel, nous en aurions eu le temps, et nous réfugié dans les étages. Le fait d'être surélevés nous donnait une illusion de sécurité. Les cris redoublèrent, mais ils exprimaient désormais l'effroi. Des touristes, en proie à la panique, revenaient de la plage en courant. Et la vague atteignit le littoral. Tout alla très vite. Autant que je m'en souviens, une vague de trois à quatre mètres déferla sur le rivage happant tout ce qu'elle rencontrait sur son passage. On vit, avant d'être touchés à notre tour, des rangées de palmiers se coucher sur la plage comme des dominos de sucre, des bateaux, les long boats locaux, jusqu'alors soigneusement alignés, être projetés vers nous et se fracasser contre tous les obstacles qu'ils rencontraient, les pulvérisant à leur tour. Construit en bois, notre bâtiment céda instantanément. Les piliers qui soutenaient

le balcon s'affaîsèrent, un premier d'abord qui nous fit pivoter, puis le second, et nous fûmes précipités dans l'eau à peine en contrebas tant son niveau avait rapidement monté. Ma première pensée fut pour mon ordinateur portable, ma seconde pour m'en vouloir de la première. J'avais réussi à m'agripper à la balustrade du balcon qui, pour l'instant, restait solidaire de la construction. Une main me saisit le bras, ce qui me fit presque peur dans cette apocalypse. C'était la femme et, accrochée à son cou, la petite fille. Je saisis la petite fille avec mon bras libre et regardai autour de moi. L'eau balayait tout sur son chemin. Le courant était d'une puissance effroyable mais j'étais surtout terrifié par la masse des débris qui nous frôlaient. Qu'un gros objet nous heurtât et nous serions aussitôt emportés. L'effort pour tenir devenait de plus en plus douloureux. Nos jambes étaient entraînées dans le courant. Je soutins la petite fille sous l'épaule et, de mon autre bras, auquel la femme s'accrochait, je me cramponnais à mon point d'appui. Mes muscles s'engourdisaient. J'essayai de bouger le bras et grimaçai. Je serrai les dents. La pression de l'eau se faisait de plus en plus forte. Combien de temps tiendrai-je ? Je croisai le regard de la femme. Ses yeux me fixèrent intensément comme si elle me radiographiait. Et soudain, elle lâcha prise en s'écriant « sauvez ma petite fille ».

Elle fut emportée dans le courant furieux et engloutie par cette lesiveuse de boues et de bois. Sa chevelure grise ressurgit à vingt mètres de moi puis disparut tout à fait.

Des carcasses de cabanes en bois étaient charriées par le courant. Une enceinte de sonorisation me cogna le bras. D'où venaient tous ces objets ? De ma position, je voyais l'édifice principal de l'hôtel avec, sur sa largeur, un escalier métallique extérieur en colimaçon. Des gens y étaient arrimés au niveau atteint par l'eau, le premier étage, me semblait-il, d'autres montaient vers le toit. Je dis à la petite fille :

— Attrape-moi par le cou et tiens-toi fort. Je répétais, tu me tiens fort, d'accord.

Elle acquiesça. Je lâchai ma prise et, désarticulé, me laissai drosser par le courant, ne pensant qu'à maintenir la tête hors de l'eau. L'escalier se rapprochait rapidement, mais le flot, tourbillonnant en

tous sens, nous faisait dériver. Je m'éloignai de ma direction quand soudain nous fûmes bloqués. Une branche, coincée dans l'armature de l'escalier, nous immobilisa. Nous n'étions pas à plus de trois mètres de notre cible. J'attrapai la branche et, comme on remonte une corde à nœuds, je me hissai vers le bâtiment. Je parvins à saisir une des barres métalliques et à me glisser vers l'intérieur de la structure. Les petits bras m'enlaçaient toujours. Je fis passer la petite devant moi et montai les marches. Les portes étaient fermées à chaque étage, ne devant s'ouvrir que de l'intérieur. Plusieurs personnes, une dizaine en tout, s'étaient réfugiées sur la passerelle du dernier niveau. Le sommet de la structure métallique était situé à environ un mètre cinquante du toit plat de l'immeuble.

Je posai la petite fille sur la plate-forme en fer et parvins à gagner le toit. Quelqu'un l'empoigna et la souleva au-dessus de ses épaules. Je m'en saisis. J'aidai ensuite ceux restés sur la plateforme. Sans ménagement, j'attrapai des bras, basculai des jambes pour accélérer le passage. Deux personnes se trouvaient encore en haut de l'escalier quand un yacht à la dérive se fracassa par son arrière sur le côté de l'immeuble entraînant la structure métallique dont les points de fixation cédèrent en rafale dans un épouvantable fracas. Le temps, trois secondes peut-être, de se protéger derrière la rambarde du toit et, à nouveau, je me précipitai. Le navire disloqué, qui paraissait gigantesque, poursuivait sa course et alla s'écraser en aval du courant contre la construction suivante. Je ne vis plus personne ; seuls subsistaient le bruit assourdissant du courant déchaîné et le craquement de matériaux de toutes sortes se déchiquetant.

Assis, le dos appuyé au muret du toit, je demeurai un long moment prostré. Une main d'enfant se posa sur mon bras. Je relevai la tête, regardai la petite gamine et lui souris tristement.

— Tu t'appelles comment ? lui demandai-je.

— Alice.

— Tu as quel âge ?

— six ans

— Tu étais avec ta grand-mère ?

— Elle est où Mamie ?

Sourcils dressés, lèvres serrées, ma moue interrogative signifiait : « Dieu seul le sait ». Je lui demandai :

— Le reste de ta famille était avec toi ?

— Non, ils sont restés à la maison. J'étais juste avec ma mamie.

— Ta maison, en France ?

— Ma mamie et mon papi habitent à Paris mais moi j'habite à Londres avec mon papa et ma maman.

— Tu as des frères et sœurs ?

— Non.

Elle me dévisagea longuement, comme si elle réalisait que c'est moi que sa grand-mère avait choisi pour veiller sur elle.

— Je m'appelle Victor.

Je me relevai et regardai alentour. L'eau envahissait toujours les terres mais il me sembla que le flux perdait en intensité. Les débris enchevêtrés progressaient vers le haut de la station balnéaire à un rythme ralenti. Plusieurs minutes passèrent, les cris avaient cessé. Un silence pesant leur succéda alourdi par le soleil qui dardait des rayons puissants et inconvenants. Où que porte le regard, on apercevait des groupes de rescapés qui avaient trouvé refuge sur le toit de chaque bâtiment en dur. La porte de communication s'ouvrit et je vis apparaître le directeur de l'hôtel. Il jeta un regard circulaire et s'apprêtait à rentrer dans le bâtiment. Je l'appelai :

— Doug.

Il leva la tête. Je répétai :

— Doug.

Il s'approcha et s'accroupit à ma hauteur.

— Is that you, Victor? murmura-t-il d'un ton incertain.

Je fis signe que oui.

— Vous êtes blessé? me demanda-t-il en anglais avec son fort accent sud-africain.

Je regardai ma chemise. La manche droite était déchirée et tâchée de sang.

— Je vais voir ce que je peux faire.

Les autres touristes s'étaient rapprochés de nous. En se redressant, le directeur expliqua à l'intention du groupe :

— Seul le troisième étage de l'hôtel est accessible... et le toit où vous êtes. Je n'ai pas pu descendre plus bas que le second étage qui est lui-même sévèrement inondé. Il n'y a plus d'électricité ni de téléphone. Je n'ai plus de contact avec le reste de mon équipe qui était à l'accueil et dans les bureaux au rez-de-chaussée.

Il nous quitta pour revenir peu de temps après accompagné d'une femme d'étage, chacun portant un imposant plateau, l'un rempli de serviettes de bains et de peignoirs, l'autre de bouteilles d'eau minérale. Ils les posèrent sur un conduit d'aération. Il reprit la parole :

— Vous êtes en sécurité ici. Je vous demande de rester là pour l'instant. J'essaie d'établir un contact avec l'extérieur et vous tiens au courant. Victor, puis-je vous demander de m'accompagner ?

— Je vous suis Doug mais je veux rester avec cette petite fille. Je lui chuchotai à l'oreille : Sa grand-mère s'est noyée pour la sauver.

Il m'emmena dans une chambre vide au troisième étage. La femme d'étage entra dans la pièce avec une trousse à pharmacie et nettoya ma plaie qui était superficielle.

— J'ai appelé ma centrale et j'attends leurs instructions, m'informa Doug.

Sa remarque me fit penser à mon téléphone portable. Je parvins à le dégager de la poche de mon pantalon détrempé. Il refusa obstinément de s'allumer. Il me tendit le sien.

— Utilisez la batterie avec parcimonie, il n'y a plus de courant pour la recharger, mais si vous voulez joindre quelqu'un, allez-y.

Je réfléchis. Ma mère, en France, n'était pas au courant de mes déplacements professionnels. Il était inutile de l'inquiéter. Il serait bien que je prévienne mon bureau à Sydney mais ça pouvait attendre un peu. Je pensai à Alice.

— Tu connais le téléphone de tes parents ?

— Non, fit-elle.

— Et de tes grands parents ?

— Non.

— Et ton adresse à Londres ?

— Non, mais mon grand-père, c'est avenue de Wagram à Paris.

— C'est quoi ton nom de famille ?

— Derennes.

— Doug, pourriez-vous obtenir de votre centrale le numéro du consulat de France à Phuket ?

— Je m'en occupe.

*

* *

Je me trouvais dans l'avion Air France affrété par le Ministère des Affaires Étrangères. Ma présence n'était pas allée de soi. Après tout, j'étais un expatrié résidant en Australie. Le consul était intervenu en ma faveur. Alice dormait sur le siège d'à côté, sa tête sur mon épaule. Les quatre derniers jours avaient été éprouvants. Nous avons été confinés dans l'hôtel jusqu'au lendemain matin, le temps que l'eau se retire et que les autorités ouvrent des sortes de corridor de sécurité le long des avenues perpendiculaires à la mer. À la fin de la première journée, sur la base des informations que j'avais communiquées au consul de France, une cellule du ministère des affaires étrangères avait pu se mettre en rapport avec le grand-père d'Alice l'informant que sa petite fille était en sécurité mais que sa femme était portée disparue. Son corps fut retrouvé assez rapidement et identifié. Il serait rapatrié en France dans les jours suivants. Le grand-père s'était chargé de joindre son fils à Londres et il fut convenu que les parents d'Alice regagneraient Paris pour accueillir leur fille à l'aéroport.

Le matin du deuxième jour, les hôtels de la côte furent évacués les uns après les autres. Des colonnes hagardes et bariolées, tant les tenues étaient disparates, avançaient en silence dans les tranchées ouvertes par les militaires dans la masse de débris. Nous rejoignîmes des camions bâchés qui, en convoi, prirent la direction du centre-ville où se situait l'hôpital provincial le plus proche. Des zombies, les vêtements en charpie, erraient dans la poussière au bord de la route, le regard perdu dans les décombres.